

« Il nous manque déjà »

Lise Gauvin

Volume 33, numéro 1, printemps 1997

Les écrivains-critiques : des agents doubles ?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036045ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036045ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Gauvin, L. (1997). « Il nous manque déjà ». *Études françaises*, 33(1), 3–4.
<https://doi.org/10.7202/036045ar>

« Il nous manque déjà »

Celui qu'on a appelé Miron le Magnifique a toujours été partagé entre l'action et la réflexion, l'engagement politique et l'écriture. Cet homme à la parole innombrable, animateur de poésie, éditeur, harangueur et agitateur public, reste malgré tout l'homme d'un seul livre, *L'Homme rapaillé*, qui rassemble ses principaux textes. Or ce livre a été édité pour la première fois grâce au Prix de la revue *Études françaises*, en 1970, et au travail persuasif de Georges-André Vachon auprès d'un auteur qui, plus que tout autre, entretenait une méfiance symptomatique envers ses propres publications. En 1976, Miron publie un autre recueil sous le titre *Courtepointes* et en 1989, *À bout portant*, ensemble de lettres adressées à Claude Haeflly de 1955 à 1964. En 1989 également paraît chez Seghers notre anthologie intitulée *Écrivains contemporains du Québec* et, en 1992, un recueil des *Grands Textes indépendantistes*, en collaboration avec Andrée Ferretti.

De la poésie mironnienne, Georges-André Vachon écrivait qu'elle était « l'invention de la substance ». Peu de temps après le décès du critique, Miron s'était écrié : « Il nous manque déjà ». Ces mots me sont revenus en mémoire à la mort de Miron lui-même. Ils rendent on ne peut mieux l'impression de perte que tous ont ressentie face à cette disparition. Impression de stupeur également, comme si cela même, *l'absence de Miron*, était à peine concevable, comme si le destin s'était trompé. En attendant que paraisse le numéro spécial que la revue *Études françaises* compte consacrer à son œuvre, nous reproduisons le poème qu'il nous avait confié pour le numéro « Trentième anniversaire. Hommage à Georges-André Vachon ». Il s'agit là de l'avant-dernier poème paru du vivant de l'auteur. Comme à son habitude, Miron avait réécrit son texte, se résolvant difficilement à livrer — figer, fixer — une fois pour toutes un poème qu'il ne pouvait concevoir autrement qu'inachevé et en mouvement : à peine avait-il terminé une page manuscrite qu'il voulait la reprendre, la modifier. « Version non définitive », lit-on sur la première page de la réédition 1993 (*L'Hexagone*, « Typo ») de *L'Homme rapaillé*. L'écriture selon Miron est perçue comme un engendrement sans fin, une suite ininterrompue de variantes.

Pour Albert Memmi, Miron est « une sorte de miracle québécois, parce qu'il a tenu le pari de faire une poésie du collectif ». Pour les Québécois, Miron est un fondateur et une légende. On lui aurait souhaité une œuvre plus abondante. Mais non plus essentielle.

Lise Gauvin